Ami du Clergé du 7 octobre 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXVIII. *21e Dimanche après la Pentecôte :* Croisés par la souffrance chrétienne, 281.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XXVIII. Les militants intermédiaires, 283.

Pour le retour d'un « Mort pour la France ». — La rédemption par le sacrifice, 284.

Causeries liturgiques. — XXIV. *Les fêtes du Sanctoral :* I. Les deux fêtes de S. Joseph, 286.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XLVII. Troisième siècle, 287.

Sylva rerum..., 288.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXVIII

21e Dimanche après la Pentecôte

CROISÉS PAR LA SOUFFRANCE RÉDEMPTRICE

Mes frères,

Plusieurs peut-être parmi vous feront l'an prochain ou en 1950 le pèlerinage de Rome, à l'occasion de l'Année Sainte. C'est avec raison qu'ils espèrent des grâces de choix de ce contact avec l'Eglise-Mère, et de la précieuse bénédiction du Souverain Pontife.

Cependant un jour, un prêtre, Louis Le Cardonnel, le poète, se jetait aux pieds du saint pape Pie X. Aussitôt le Saint-Père le releva avec ces mots : « Mon fils, votre messe vaut la mienne. » Si humble que soit l'édifice où il célèbre, le prêtre réalise les mêmes splendeurs qu'à Saint-Pierre de Rome et fait couler sur le monde entier la même source de grâces que le Pape lui-même, le Cœur Sacré de Jésus.

C'est sur le caractère expiatoire du sacrifice divin que je veux aujourd'hui insister, puis vous inviter à unir à l'Hostie qui répare l'œuvre du salut brisée par le péché, vos communions réparatrices, vos souffrances, votre charité fraternelle, vos aumônes.

Daigne Notre-Dame unie par ses mystères douloureux à la Passion de son Fils vous obtenir la grâce de vivre, vous aussi, par la pensée, le cœur et les actes sur le Calvaire, la vraie « académie de dilection ». *Regina Martyrum, o. p. n.*

I. — « *Sur ta demande, je t'ai remis toute ta dette* »

En ce temps-là, nous rappelle l'*Introït*, le peuple des Juifs en exil était menacé par Assuérus de l'extermination. C'est alors que Mardochée supplia le Seigneur :

« Seigneur, Roi tout-puissant, toutes choses sont soumises à votre pouvoir et personne ne peut vous faire obstacle, si vous avez résolu de sauver Israël. C'est vous qui avez fait le ciel et la terre et toutes les merveilles qui sont sous le ciel. Nul ne peut vous résister, Seigneur !... Mon Dieu et mon Roi, ayez pitié de votre peuple, parce que nos ennemis projettent de nous perdre et veulent détruire votre antique héritage. Ne méprisez pas votre peuple que vous avez racheté pour vous de la servitude d'Egypte ! Changez votre deuil en joie, afin que nous célébrions votre nom. »

Tout Israël cria aussi vers le Seigneur de toutes ses forces ; car ils avaient la mort devant les yeux.

La reine Esther, en une remarquable prière, exprima à son tour sa confiance :

« Mon Dieu qui êtes seul notre Roi, assistez-moi : car le danger qui menace, je le touche déjà de mes mains. Nous avons péché en votre présence, et vous nous avez livrés aux mains de vos ennemis, parce que nous avons rendu hommage à leurs dieux... O Dieu qui l'emportez sur tous en puissance, exaucez la prière de ceux qui n'ont aucun autre espoir : délivrez-nous des mains des méchants ! » (Esther, XIV, 3-19).

La prière d'Esther et de son peuple fut exaucée. La prière est toujours exaucée, lorsqu'elle veut la gloire de Dieu et le bien des âmes et sait faire alliance avec le jeûne pour fléchir le cœur de Dieu. « *In oratione et jejunio* ».

Au cours de la liturgie du 12e dimanche, l'Eglise rappelle dans l'Offertoire que Moïse pria, lui aussi, en présence du Seigneur, pour obtenir le pardon du peuple et l'obtint. Une seconde fois, elle répète : « *Precatus est Moyses* », pour faire bien comprendre que Moïse insista pour obtenir... Si Dieu semble sourd à une première demande, c'est qu'il veut la persévérance et qu'il se prépare à donner à celui qui insiste « *propter improbitatem ejus* ».

Or notre confiance, à nous, notre force est dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu divine (Epître). Si Moïse, Esther, David, Daniel et les prophètes ont tout obtenu de Dieu et chanté la magnificence de sa miséricorde et de ses dons, quel *Te Deum* doit être le nôtre, à nous que N.-S. a rachetés de son sang précieux et pour qui il supplie de nouveau à chaque messe ! Chaque messe re-présente rend présents dans une réelle immolation son corps labouré par les coups, son sang qui rachète le monde. Voilà l'inestimable trésor de l'Eglise, trésor dont elle chante l'infinie richesse dans un office trop peu connu, celui du *Précieux Sang.* Comme il convient, c'est dans la langue de l'amour que l'Eglise salue son Epoux divin :

« ...Je vous salue, ô plaies sacrées du Christ, gages d'un immense amour, d'où s'écoule sur le monde l'intarissable flot du Sang Rédempteur. Plus brillantes que les étoiles, plus enivrantes que le baume ou la rose, plus précieuses que les diamants, vous êtes plus douces que le miel... Vous êtes l'asile où se réfugient nos âmes, où jamais ne pourra nous atteindre la rage de l'ennemi... Partout, de son corps le sang ruisselle, la couronne d'épines entoure son front, les clous ont percé ses mains et ses pieds, la lance son côté... Pour que la Rédemption soit totale *(ut plena sit Redemptio)*, il s'est placé sous le pressoir : oublieux de lui-même, il ne se réserve pas une goutte de sang. »

L'amour donne tout, l'amour se donne lui-même. Un seul soupir de son âme eût suffi à apaiser la justice. Mais l'Amour ne pouvait s'en satisfaire. C'est ainsi qu'il nous a aimés, jusqu'à l'excès, afin de nous prouver son amour et de nous inspirer plus d'horreur pour le péché.

« *Je t'ai remis toute ta dette* », vous dit-il à chacun, si, humblement et le cœur contrit, vous lui avez demandé son pardon. Tout... ces innombrables péchés, offenses et négligences que le prêtre incessamment présente au pied de la Croix pour que le flot

incessant de la Rédemption les efface dans la « piscine » du salut. Pour que la paix descende dans l'âme des fidèles par la sainte communion.

La Rédemption est vraiment surabondante. « *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio* ». Il rachète Israël de toutes ses iniquités (Ps. 129).

II. — *Coopération personnelle aux souffrances rédemptrices*

« Veux-tu qu'il m'en coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?

Je t'ai aimé plus que tel et tel et je ferais pour toi plus qu'eux... Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur » (Pascal).

C'est bien vrai, Seigneur ! Nous avons perdu le « sens » du péché, du moins de sa malice. Plongés dans un monde laïque, matérialiste et jouisseur, les chrétiens respirent un air saturé de corruption et insensiblement risquent la contamination. Pour combien de chrétiens le *Miserere*, le psaume de la pénitence, est-il une prière usuelle, aimée ? Or c'est la prière habituelle, quasi continuelle, des cloîtres, de la Trappe, du Carmel en particulier. Le monde est fait de saints qui se croient pécheurs et ne cessent de demander pardon... et de pécheurs qui se croient sans péché.

« Source éternelle de lumière, Esprit-Saint, dissipez les ténèbres qui me cachent la laideur et la malice du péché... »

Le péché est le mal de Dieu, puisqu'il détériore en nous l'image de Dieu, et, mortel, sépare l'homme de son Créateur et Père. Il est le mal de l'homme qu'il risque d'entraîner à l'enfer, à la privation éternelle de Dieu. D'où, il faut avoir :

1° *Horreur pour le péché*, même pour ce que certains appellent les petits péchés. Ste Thérèse dit qu'il n'y en a pas de petits, car tout péché est monstrueux : c'est le néant s'insurgeant contre la Toute-Puissance infinie et méprisant l'Amour.

Le péché est malheureusement un fait actuel et la Passion de Jésus, par conséquence, un fait douloureusement actuel aux yeux de Celui pour qui mille ans ne sont qu'un jour et à qui rien ne peut être caché. Vous connaissez ce tableau qui représente le Christ s'avançant, chargé de la croix, au milieu du peuple d'aujourd'hui, dans une rue d'aujourd'hui, et recevant des hommes et des femmes d'aujourd'hui des insultes, des ricanements, des coups de pied et de poing, des pierres... Timides, relativement à l'audace sans frein des autres, les amis du Christ essaient de lui offrir quelque consolation. Il y a bien les Véronique, les Cyrénéens, les Jean-Marie Vianney et les Thérèse de l'Enfant-Jésus qui, humblement et héroïquement à la fois, prennent leur part du calice d'amertume : « Je ne veux pas être sainte à moitié : cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, ô mon Dieu ! » Il y a l'héroïque phalange des âmes réparatrices qui, jour et nuit, s'immolent avec et pour l'Hostie.

Qui oserait dire que les chrétiens de nos jours sont assez pénétrés de l'esprit du Christ et de l'Eglise pour offrir avec Jésus et pour lui, une compensation à tant de crimes, de blasphèmes, d'injustices criantes, d'immoralité, de tant de haine ? « Veux-tu qu'il m'en coûte toujours du sang, sans que tu donnes des larmes ? » Les larmes, le sang du cœur.

C'est dans cette intention que l'*Apostolat de la Prière* rassemble toutes les prières, les œuvres, les souffrances de la journée en réparation de nos offenses et à toutes les intentions du Sauveur immolé sur l'autel. Rendez-vous quotidien de 30 millions de Croisés du Sacré-Cœur.

C'est dans la même intention que les chrétiens qui comprennent les désirs du Cœur divin font célébrer des *messes réparatrices*, offrent des communions réparatrices.

« Que ne pouvons-nous effacer de notre sang tant d'offenses ! » dit l' « Acte de Réparation au Sacré-Cœur de Jésus ».

2° *Acceptation de la souffrance.*

« O bon et très doux Jésus... je contemple en esprit vos cinq plaies avec une grande affection et une grande douleur. »

A force de contempler avec amour le Crucifix, il arriva un jour que François d'Assise reçut miraculeusement en sa chair les mêmes plaies que son Maître adoré. Son corps était marqué des signes de l'amour, à la façon d'une cire dans laquelle le sceau laisse son empreinte. C'est, en effet, le propre de l'amour de réaliser la fusion, l'union entre ceux qui s'aiment, de telle sorte que l'un vit réellement dans l'autre et imprime en lui sa ressemblance. François, transfiguré par la charité et la souffrance offerte par amour, était devenu un autre Crucifié.

Déjà S. Paul se glorifiait de porter en son corps la marque du Seigneur. « *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* ». Au cours des siècles, innombrables sont les fidèles à qui le Maître a fait la grâce d'être associés à sa Passion, d'une façon parfois visible, le plus souvent intime et non moins réelle, et de coopérer ainsi à la Rédemption du monde.

Le souhait, la prière de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Ste-Face d'être « victime d'holocauste, martyre d'amour, jusqu'à en mourir », s'est réalisé promptement et à la lettre. Dans une vie volontairement cachée aux autres et à elle-même, elle réalisait simplement et parfaitement son idéal : Vivre d'amour, avec Jésus c'est gravir le Calvaire, c'est regarder la croix comme un trésor. « Je ne désire rien, pas plus mourir que vivre. C'est ce qu'il fait que j'aime... Tout est grâce ! Le calice est plein, plein jusqu'au bord... Mon Dieu, je vous aime ! »

Ainsi autrefois Job, cruellement éprouvé, bénissait le Seigneur *(Offertoire)* : « Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout ôté. Que son nom soit béni ! »

Ainsi aujourd'hui l'immense souffrance du monde, résignée et aimante dans les âmes visitées de la grâce obtient le salut des âmes.

« Il semble, a écrit René Schwob, que *Lourdes* fasse contrepoids à l'énorme masse d'un monde qui n'attend que de soi son salut. La présence de Dieu, la gratuité de ses dons, l'attente des âmes, leur patience, leur confiance, leur résignation pleine d'amour en face des moins explicables horreurs corporelles — du moins à nos yeux qui ne voient que l'apparence des choses — le refus, en apparence aussi, de Dieu à tant de nos prières et tout de même l'inéluctable nécessité de cette prière, c'est au milieu d'un tel tourbillon de réalités chrétiennes que le Saint-Sacrement se déplace devant chacun des malades... Il vient parmi ceux qui continuent sa souffrance. Et la souffrance rédemptrice se reconnaît dans son impénétrable silence. Et alors s'éclaire la parole : « *Priez pour les pécheurs !* » Ces souffrances, cette misère assumée, cette fatigue accom-

plie, ces tortures acceptées, c'est tout le poids des vérités chrétiennes que l'Eglise oppose à la justice de Dieu, c'est un seul, un immense contrefort où s'appuie l'univers, c'est une formidable prière pour que la Grâce pénètre les cœurs impitoyables. Notre amour se rassemble pour faire peser sur l'insondable justice la décision de la Miséricorde » *(Capitale de la prière).*

3o Si vous n'êtes pas, m. f., des privilégiés de la souffrance, car Dieu éprouve ceux qu'il aime et la grandeur de leurs croix est la mesure de son amour, ayez au moins le courage de pratiquer ce que vous croyez, et d'observer la loi du Seigneur, en particulier le précepte de la *charité fraternelle,* difficile parfois, mais d'une absolue nécessité : relisez l'évangile de ce jour, et celui de l'*aumône,* qui, par une pénitence réelle et un détachement réel des biens de ce monde, vous associe au dénuement du divin Crucifié, à ses souffrances et à celles de tant d'âmes-victimes.

* *

S. Louis-Marie de Montfort souhaitait la bonne année de la manière que voici : « Je vous souhaite une année pleine de combats et de victoires, de croix, de pauvreté et de mépris. » Moins logiques, nous chantons : Vive Jésus ! vive sa Croix ! et nous craignons l'épreuve.

Puissiez-vous, m. f., offrir chaque soir à Jésus le bouquet des sacrifices, des combats et des souffrances acceptés, recherchés par amour. Aimez-le, puisqu'il vous a aimés le premier. « Puissante est la souffrance, lorsqu'elle est volontaire ainsi que le péché » dit Claudel qui poursuit :

Est-ce que le but de la vie est de vivre ?
Est-ce que les pieds des enfants de Dieu
Seront attachés à cette terre misérable ?
Il n'est pas de vivre, mais de mourir
et non point de charpenter la croix
mais d'y monter
et de donner ce que nous avons en riant.
De quel prix la vie, sinon de la donner ?
Là est la paix, la joie, la jeunesse éternelle.

Amen.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXVIII

LES MILITANTS INTERMÉDIAIRES

Mes frères,

Associer le plus grand nombre possible de ses frères les hommes à l'action surnaturelle qu'il veut entreprendre, telle est, nous l'avons vu, la préoccupation normale, essentielle de tout vrai militant d'Action Catholique. Mais que de fois va se poser pour lui l'angoissant problème que les faits ont brutalement posé à ses devanciers ! Comment concilier l'appartenance, même lointaine, à un mouvement (donc à l'Eglise), avec une vie qui reste encore païenne en beaucoup de ses aspects ? Ou placer le minimum d'exigences ? Trop haut, ce sera décourager d'avance les meilleures bonnes volontés. Trop bas, ce sera à la fois ne pas changer suffisamment une vie, donc exposer à des rechutes, et scandaliser, pour le moins heurter les chrétiens traditionnels.

Que voilà bien notre monde de croyants parti dans une belle aventure avec l'Action catholique ! Si l'on ne sentait pas l'appel pressant des Souverains Pontifes, on laisserait tout aller, et la position serait bien plus sûre ! Mais non, nos chefs nous poussent de l'avant. Marchons donc, la lumière nous sera donnée en chemin.

I. — *Le christianisme sépare*

Prenons conscience d'abord de l'effet que produit inévitablement le christianisme dans une vie d'homme.

Ce christianisme, c'est-à-dire cette foi, cette vie de prière, cet équilibre moral, sont tournés directement, et, semble-t-il, presque uniquement, vers l'*au delà.* Rien ne devrait donc être changé dans tous les domaines où le chrétien est semblable à ses frères.

En apparence, c'est vrai. Le chrétien, comme les autres, fonde un foyer, et y trouve les mêmes difficultés. Il apprend, comme les autres, un métier et doit peiner pour gagner sa vie. Il mange, car il a faim, se repose, car il est fatigué au soir de sa journée, se distrait, car il a besoin, lui aussi, de loisirs et de détente.

Mais tout cela reste superficiel. En réalité, *un affinement se fait dans la vie humaine par le christianisme.* Une délicatesse naît, car on se contente moins qu'avant de plaisirs grossiers. Ce qui vous enchantait hier vous paraît aujourd'hui plus banal et bien vide. Bref, il n'y a pas de christianisme vraiment vécu sans qu'il y ait *une montée humaine.*

Nous le constatons, par l'histoire, dans la vie des nations. Qu'est-ce qui fait notre France si grande, malgré tant de faiblesses ? Les qualités et vertus naturelles de ses enfants, sans doute, et nous ne voulons pas les nier. Mais si nous ôtions de notre patriotisme national tout ce que le christianisme lui a apporté au cours des siècles, nous serions quand même bien pauvres.

Toutes proportions gardées, nous retrouvons cette loi dans la vie des individus. On le voit plus facilement lorsqu'on suit l'ascension que le christianisme fait réaliser à quelqu'un qui jusqu'ici vivait dans des conditions matérielles morales et lamentables. Ce prolétaire, ce clochard, prenant goût au travail, se plaisant dans un intérieur mieux orné, sont complètement transformés. Cet ouvrier de condition modeste, parce qu'il est chrétien, prend un style de vie différent. Et l'on dira parfois qu'il « *s'embourgeoise* ». Ce qui est vrai, c'est qu'il acquiert des qualités nouvelles que possédait mieux que lui une classe plus favorisée, mais qui ne sont l'apanage de personne.

La transformation se produit ailleurs aussi. Sans quitter son milieu social, un paysan chrétien peut se sentir petit à petit différent de ses voisins incroyants. Moins de laisser aller dans son foyer, des exigences plus grandes dans la qualité de ses loisirs, voire un langage plus châtié. Et qui d'entre nous ne connaît des exemples de ce genre même dans les plus authentiques milieux bourgeois ? Sans que la situation de fortune ait changé, la façon de vivre n'est plus la même.

Ainsi, le christianisme, tout en cherchant d'abord le « *Royaume de Dieu et sa justice* », nous donne « *par surcroît* » ce que nous n'avions pas cherché. Non pas toujours la réussite, le succès, mais toujours une vie humaine de qualité plus haute.

C'est là que, pour nous, et, dans notre perspective d'action catholique, se pose un problème. Car, se distinguer des autres, c'est bien vite *s'en séparer.* Et cette séparation qui n'est pas seulement dans le secret de l'âme, mais dans la manière dont on organise sa vie ici-bas, peut aller jusqu'à la rupture.

II. — *Il faut, pourtant, des militants « en contact »*

Or, nous l'avons dit et répété, et chacun de nous sent bien maintenant à quel point tout cela est essentiel : pour qu'une pâte lève, il ne suffit pas seulement qu'il y ait du levain, mais il faut que ce levain soit *mêlé intimement à la pâte à faire lever.* Il n'y a pas d'action qui s'opère à distance, disent les penseurs, c'est-à-dire sans que, *d'une manière ou de l'autre,* il y ait *contact* entre celui qui agit et celui qui reçoit.

Qu'est-ce à dire, pour nous ?

Suffirait-il que, *matériellement,* le chrétien reste mêlé à ses frères, habitant leur maison, travaillant dans la même usine ? Ce serait bien peu si le *cœur* n'y était pas. Il faut un contact *d'âme à âme,* des pensées, des désirs communs.

Comment un chrétien arrivera-t-il à influencer, à christianiser telle forme de loisirs, par exemple, s'il ne fait plus cela que par devoir, si ce divertissement est devenu pour lui une corvée ? Or, la chose est fréquente. Un des points sur lesquels un progrès de la vie chrétienne a des résultats les plus visibles, est certainement la découverte et l'amour de la vie familiale avec toutes ses richesses et ses joies. Rien n'est plus heureux, d'ailleurs. Mais celui à qui sa famille suffit, maintenant, n'est plus au milieu de ses frères que la grâce n'a pas transformés encore, et à qui il faut autre chose.

C'est pour les meilleurs un véritable tourment parfois. Leur cœur est partagé. D'une part, il y a les exigences et les beautés de cette vie nouvelle qu'ils viennent de découvrir ; d'autre part, reste la foule de ceux dont ils se sentaient si proches hier, et dont, maintenant, un abîme les sépare. Ils se demandent alors où sont les exigences de Dieu à leur égard, et si l'amour désintéressé des âmes, le souci du « *royaume* », ne devrait pas les arrêter sur ce chemin où ils s'engagent, car ils y perdent ce qu'ils considéraient jusqu'ici comme le plus précieux des biens : *le contact.*

Ils ne savent plus parler comme ils le faisaient autrefois un langage compris de tous. Ils ne s'enthousiasment plus pour ce qui faisait si facilement battre leur cœur. Et, tandis qu'ils s'éloignent, d'autres restent dont l'influence est néfaste. Ceux-là ne se posent pas de problèmes : installés sur la terre et ne désirant que les seuls plaisirs qu'elle peut donner, ils sont de plain-pied avec la foule au milieu de laquelle ils vivent.

Et nous ne parlons pas de ceux qui, flattant ses instincts les plus bas, trouvent trop d'échos dans une nature que le péché a blessée.

Voilà le tragique dilemme : pour agir, il faudrait pouvoir rester très proche, très semblable, de celui sur lequel on veut avoir une influence, et le christianisme, par la logique même de son action en nous, nous sépare.

III. — *Les militants intermédiaires*

Là encore l'Action Catholique nous a apporté des lumières libératrices.

Le mot que nous employons ici, de « *militants intermédiaires* » n'est pas parfait. Il peut permettre, cependant, de prendre conscience de certaines réalités très concrètes.

N'avons-nous pas tous connu de ces récents convertis, admirables par leur générosité et l'ardeur de leur foi, mais chez qui la grâce n'avait pas eu le temps d'accomplir une œuvre pour laquelle, d'ailleurs, il faut tout le temps d'une vie d'homme ? Plus ardents que nous, allant infiniment plus loin dans la voie de certains renoncements, ils avaient gardé cependant de leur vie antérieure des allures, des façons d'agir, qui souvent nous heurtaient. Mais, précisément, c'était cette manière d'être qui les rendait influents là où nous n'aurions rien pu faire. Leur témoignage portait très loin et très fort dans les milieux que nous n'atteignions pas. Et, avouons-le, au lieu de nous en réjouir toujours, il nous est arrivé parfois d'en être irrités, et de dire sourdement comme les juifs au temps de Notre-Seigneur, « *c'est par Béelzébuth qu'ils chassent les démons* ».

Si nous avions un peu plus d'esprit de foi ! Nous aurions compris que Dieu, qui conduit toutes choses, faisait, par eux, avancer son royaume. C'est bien qu'il y ait des chrétiens plus complets, plus achevés (et encore n'y a-t-il pas beaucoup de pharisaïsme à nous mettre d'emblée dans cette catégorie ?), mais il est bon qu'il y ait aussi des néophytes gauches, maladroits ; et Dieu seul peut permettre qu'ils réalisent plus de bien que nous.

Nous retrouvons là, au fond, une idée qui nous devient familière. Au lieu de partager le monde en deux blocs bien distincts et très tranchés : les chrétiens et les non chrétiens, les croyants et les incroyants, plus sommairement encore : les bons et les mauvais, nous ferions mieux de voir que chaque âme a sa place devant Dieu et que l'Eglise, dans le monde, est diversement présente.

Le contact ne sera jamais perdu si un mouvement d'action catholique sait rester toujours jeune, et souple. Pour cela, il faut qu'il soit toujours en mouvement, qu'inlassablement, chaque petite cellule s'ouvre à de nouveaux membres, essaime, recommence. C'est *par ses néophytes* qu'un mouvement reste en contact, sans pour autant imposer aux autres de s'arrêter dans la voie qu'ils ont prise, et de se refuser à tout ce qu'il y a de légitime dans leur perfectionnement humain.

* *

Il reste que, pour chacun de nous, le devoir est clair. Nous allons souvent chercher bien loin des occasions de témoigner de Dieu et de travailler à l'extension de son règne. Le petit mot si simple que Jésus a choisi doit rester notre règle. Le « *prochain* », celui qui est vraiment à côté de nous, avec qui nous sommes en contact sans artifice, c'est celui-là qui est offert comme une proie à notre amour. Soyons donc envers lui d'autres « *Christs* », aimants et désintéressés comme Jésus. Ce prochain, à son tour, en atteindra d'autres. Et qui pourrait dire, d'avance, où va se terminer ce circuit splendide qui a commencé le jour où un chrétien s'est décidé à « *aimer son frère comme lui-même* » ?

POUR LE RETOUR D'UN « MORT POUR LA FRANCE »

LA RÉDEMPTION PAR LE SACRIFICE

Mes frères,

A Notre-Dame-de-Lorette, un des hauts-lieux de la guerre 1914-1918, Mgr Julien, l'illustre évêque d'Arras, a fait graver sur le monument élevé au mi-

lieu de cette terre sainte où la poussière des morts est à fleur de sol, tellement nombreuses furent les victimes, cette inscription trop vite oubliée :

Vous qui passez en pèlerins près de leurs tombes
Gravissant leur calvaire et ses sanglants chemins,
Ecoutez la clameur qui sort des hécatombes :
Peuples, soyez unis ! Hommes, soyez humains !

Inlassablement l'Eglise a prêché la paix, l'amour fraternel s'étendant à toute l'humanité, le pardon des injures, le rassemblement de tous les fils de Dieu dans une même famille spirituelle, un même peuple croyant, aimant. C'est le sens du mot : *Eglise : assemblée* rassemblement. Et le mot : *catholique* signifie : universel, mondial. L'Evangile ou la Bonne Nouvelle que l'Eglise porte à tous les vents et à tous les échos du monde n'est autre que la parole divine : « Vous êtes fils du même Père qui est aux cieux. Aimez-vous les uns les autres. »

Mais l'ennemi de Dieu, celui que l'Ecriture appelle le « Prince du monde », ne cesse de travailler ouvertement ou sournoisement pour entraver l'œuvre de paix. Tandis que dorment — parfois — les serviteurs du Maître, il sème l'ivraie et la mauvaise graine grandit avec le froment, cette graine d'enfer qui s'appelle orgueil, haine, matérialisme, athéisme, racisme, mépris de Dieu et de sa loi, mépris de l'homme qui accompagne nécessairement le mépris de Dieu ; et vingt ans à peine après une horrible tuerie, c'est de nouveau la guerre, avec, cette fois, un honteux déchaînement de cruautés, de sauvagerie, d'innombrables tortures. Les camps de déportation, les camps de la mort vous apportent la preuve visible, tangible, de ce que réalise une humanité sans morale et sans Dieu.

Voilà le fruit amer produit par un monde matérialisé. Pour que le monde vive heureux, prospère, il faut *lui garder son âme,* avoir soin de cette âme, l'élever, lui faire aimer la vérité, la justice, la paix. Il faut à l'homme un guide, une direction éclairée. Ne soyons pas étonnés des déraillements des catastrophes si le convoi se lance à toute vitesse... sans mécanicien.

Il y a, hélas ! des victimes, bien innocentes pour la plupart, des fautes initiales qui ont provoqué coup sur coup la catastrophe mondiale. Tous en cette paroisses, émus, douloureusement frappés d'un deuil que nous ressentons comme une peine de famille, nous accueillons avec honneur les restes mortels de celui que la terre natale va maternellement garder jusqu'au jour glorieux de la Résurrection. Les drapeaux d'une France que Dieu a prédestinée à défendre sa propre cause — aucune gloire n'est à celle-là comparable ! — se rangent face à l'autel, pour le sacrifice divin. Sacrifice de Dieu ici, sacrifice de l'homme sur le champ de bataille ou dans l'horreur de la faim, du froid, du four crématoire, qui sait ? Ces deux sacrifices s'unissent dans une même offrande, dans un même acte de charité. C'est du moins l'intention de notre Dieu. Ce doit être aussi votre intention, à vous, chrétiens.

I. — *Le don de Dieu : son sacrifice*

« Il n'y a pas d'amour plus grand que le sacrifice de sa vie pour ses amis », a dit Notre-Seigneur. Que donner de plus ? Mais lorsqu'un Dieu donne sa vie, essayez de « réaliser » cette formidable chose, cette stupéfiante aventure. « Le Fils de Dieu vivait en Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même se rendant semblable aux hommes ; il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil., II, 5-11). Cet abaissement inouï était-il absolument indispensable ? Dieu ne pouvait-il trouver un autre moyen d'effacer les crimes et les péchés de l'humanité ? Le moindre de ses actes, un soupir de son cœur eût suffi.

Mais alors, pourquoi tant d'humiliations, d'avanies, de supplices ? Pourquoi ce corps torturé, ce front couronné d'épines, ces mains et ces pieds percés, ce cœur dans une angoisse mortelle, souffrant une agonie, une passion qui dépassent toutes les tortures de l'homme, parce qu'elles sont des souffrances divines, pourquoi ? Pourquoi cette messe qui renouvelle, quoique de façon non sanglante, le sacrifice du Calvaire ? — *Pour que nous ayons foi en son Amour.* C'est là, en effet, toute la religion : union à Dieu par l'amour.

S. Jean qui fut témoin de l'agonie, du crucifiement, nous dit : « Ce que nous avons vu de nos yeux, entendu de nos oreilles, touché de nos mains, le Verbe de vie... nous vous annonçons la Vie éternelle qui était dans le sein du Père et qui nous a été manifestée (I Jo., I). « Pour nous, ajoute-t-il, nous avons vu et nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous. »

D'autres se moquent de ce Dieu qui souffre, qui meurt... Le Dieu du Calvaire est le Dieu de la Résurrection. Au troisième jour, en ce temps-là, il a manifesté sa puissance. Aujourd'hui quelques années lui suffisent. Voyez Adolf Hitler... Toute l'histoire est pleine des triomphes de Jésus-Christ. « Il a fallu — parce qu'il l'a ainsi voulu — que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ». Et sa gloire, nul ne pourra jamais la lui ravir.

II. — *Le sacrifice des hommes*

C'est un grand honneur pour le serviteur d'être appelé à suivre son maître. Lorsque le Maître choisit pour lui-même la souffrance et la croix, le serviteur ne peut ambitionner plus heureux sort que d'y être associé.

« Celui qui veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive ! » Jusqu'à la mort ? Jusqu'à la mort. « Celui qui aime sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle. En vérité je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits » (Jo., XII, 24-26).

Heureux ceux qui sont morts pour les cités charnelles,
Car elles sont le corps de la Cité de Dieu.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés !

« Est-ce que le but de la vie est de vivre ? Il n'est pas de vivre, mais de mourir, et non pas de charpenter la croix, mais d'y monter, et de donner ce que nous avons en riant. De quel prix la vie, sinon de la donner ? » Le royaume des cieux est promis aux pauvres, aux souffrants, à ceux qui pleurent, à ceux qui sont persécutés pour la justice.

En tout temps, il y a pour les humains matière à sacrifice dans cette vie quotidienne « qui est une œuvre de choix et qui veut beaucoup d'amour ». Mais, nul n'en doute, la guerre impose aux combattants une séparation des biens et des commodités de la vie, bien plus lourde, le sacrifice des joies de la famille et des présences aimées, elle les soumet à une

stricte obéissance, jusqu'à la mort, et parfois à une mort suppliciée... *usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Qui dira l'héroïsme de ces combattants des tranchées qui tenaient des semaines, des mois, des années dans la boue, sous la mitraille, avec la volonté inébranlable d'aller jusqu'au bout du devoir, jusqu'à la mort, pour sauver la France ? Qui dira l'héroïsme de ces combattants sacrifiés dans une lutte inégale où l'écrasante supériorité ennemie semblait enlever toute utilité, toute valeur à leur sacrifice ? Qui dira le courage de ceux qui ont accepté la mort obscure et sans faste après les tortures et les abaissements de la déportation ?

Et cependant, tous ont tenu, ils ont fait de leurs corps un rempart à la Patrie et ils ont sauvé en même temps l'avenir de l'idéal chrétien et apostolique dont la France est le porte-étendard.

S'ils sont morts ainsi dans les combats, c'est que « le champ de ce monde a besoin, pour mûrir, d'un sang qui le féconde ». C'est que, « dans la grande arène où le combat se livre, de vos soldats, mon Dieu, les uns sont nés pour vivre, les autres pour mourir ». Etonnante vertu de sacrifice, incomprise de l'incroyant : « Malheureuse race, a écrit Psichari, qui n'a pas compris ce que valait le sang d'un martyr... qui n'a pas reconnu le prix du sacrifice, celui d'un frère pour ses frères, celui d'un Dieu pour les hommes ».

* *

Admirable prodige de la puissance et de l'amour de notre Dieu ! Non seulement les sacrifices de Dieu et de l'homme se ressemblent comme le modèle et la copie, coopèrent au même but : le salut du monde, mais ils peuvent être réellement fondus en un seul en raison de l'union intime qui existe entre la Tête et les membres de l'Eglise, entre le Christ et ceux qui vivent de sa grâce.

Le devoir primordial est donc pour tout homme de demeurer, par la grâce, uni à Jésus-Christ. « Je suis la vigne, vous êtes les rameaux. Celui qui demeure en moi porte beaucoup de fruit. Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

Et, comme la vie est faite de sacrifices, de peines, de travail et de dévouement, vous apporterez tout cela, tout ce fruit de vos journées et de vos nuits parfois, vous l'apporterez pour l'unir à l'autel, sur la patène et dans le calice, au grand et éternel sacrifice de notre Dieu. Il rassemble, lui, toutes les offrandes, toutes les croix, toutes les douleurs de l'humanité. Il les transfigure par la vertu divine de son Amour et les présente, unies aux siennes, pour la rédemption des âmes et pour la gloire de Dieu. Vous l'apporterez pour qu'il récompense celui que nous pleurons ; pour qu'il donne à son sacrifice sa pleine efficacité surnaturelle et sa valeur rédemptrice totale pour notre Patrie et pour l'Eglise entière !

Ainsi grandira, par les sacrifices du passé et par ceux d'aujourd'hui, le royaume de Dieu promis à ceux qui auront bien combattu, qui ne sera complet que lorsque tous les hommes auront compris et sacrifié pour lui leur vie avec la sienne, donnant leur sang chaque jour, goutte à goutte.

En regardant le Christ, seule fin dernière de tous, lui la Voie, la Vérité, la Vie, nous pourrons lui redire avec confiance : « *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem !* » *Amen.*

CAUSERIES LITURGIQUES

XXIV

Les fêtes du Sanctoral :

I. LES DEUX FÊTES DE SAINT JOSEPH

L'Eglise catholique a attendu longtemps avant de rendre à S. Joseph un culte obligatoire et universel. Il serait difficile de rechercher les raisons historiques pour lesquelles l'antiquité et le haut Moyen Age ont à peu près entièrement ignoré le saint Patriarche, époux de la Vierge Marie. Mais les raisons de convenances doctrinales ne manquent pas.

I

S. Joseph a dû pendant sa vie terrestre être le gardien de la virginité de Marie, le protecteur du Verbe incarné et le dépositaire du secret de l'Incarnation, il était souverainement convenable qu'après sa mort il fût et demeurât dans l'obscurité. Dans les premiers siècles chrétiens, un culte trop manifeste rendu à S. Joseph aurait pu, dans l'esprit des simples fidèles, jeter quelque ombre sur le dogme de la virginité de la Mère de Dieu. La Providence a donc voulu que S. Joseph ne fût publiquement et solennellement honoré, que lorsque les fidèles ont été depuis longtemps habitués à reconnaître la maternité miraculeuse de la Vierge, seule créature à qui l'on puisse rapporter la conception et la naissance du Sauveur.

Ce n'est pas à dire cependant que la liturgie ait totalement ignoré S. Joseph. Les offices du temps de Noël font ressortir sa mission exceptionnelle auprès de la Mère de Dieu et auprès de Jésus. Il y paraît là, dans toute la réalité évangélique, comme le gardien de la virginité et de l'honneur de Marie, comme le protecteur, au cœur paternel, du divin Enfant. L'évangile du mercredi des quatre-temps de l'Avent nous le présente comme le fiancé de Marie ; la vigile de Noël retrace son attitude réservée quand il découvre la maternité de son épouse. Puis Noël met en relief la protection dont il entoure l'Enfant et la Mère, lors de la naissance de Jésus et de l'adoration des bergers. Son nom reparaît encore à la fête des SS. Innocents : obéissant à l'ordre de l'ange, il fuit en Egypte pour sauver Jésus de la fureur d'Hérode. Le dimanche dans l'octave de Noël le montre près de Marie, lors de la présentation de Jésus au Temple. Le récit des Mages, sans le nommer expressément, nous le fait sentir présent aux côtés de Marie et veillant sur Jésus. Son angoisse et celle de Marie transparaissent dans l'évangile du dimanche dans l'octave de l'Epiphanie (Jésus retrouvé au Temple), etc.

II

C'est à partir du VIIIe siècle qu'on trouve quelques traces d'un culte local envers S. Joseph. Les martyrologes du Xe siècle le désignent comme le « nourricier » du Seigneur. Mais voici que bientôt la dévotion des saints et des grands dignitaires de l'Eglise amorce un culte véritable, public et universel, envers le glorieux époux de Marie. Citons S. Bernard, Ste Gertrude et Ste Brigitte de Suède, S. Vincent Ferrier et S. Bernardin de Sienne, Jean Gerson et Pierre d'Ailly, et plus tard Ste Thérèse d'Avila. Le premier office propre de S. Joseph pa-

raît en 1495 dans le bréviaire des Carmes. C'est cet office que le pape Sixte IV accueille, en fixant la fête de S. Joseph au 19 mars.

L'introït de la messe est celui de la seconde messe du commun d'un confesseur non pontife : *Justus ut palma florebit,* « le Juste croîtra comme le palmier ». Allusion évidente à la parole de l'évangile : « Comme Joseph, son mari, était un homme juste... » Tout le reste de la messe et de l'office est illustré des réminiscences évangéliques dont nous avons parlé tout-à-l'heure. L'office et la messe de S. Joseph furent étendus à l'Eglise universelle par Grégoire XV (1622), élevés au rite de IIe classe par Pie IX et au rite de Ire classe par Benoît XV.

III

Mais le temps du carême ne permettait pas une solennité complétée d'une octave. La piété des fidèles, soutenue par la vigilante autorité des pontifes romains, trouva bien vite le moyen de donner au culte de S. Joseph un éclat plus considérable. Le 5 août 1889, le pape Léon XIII publiait l'encyclique *Quanquam pluries* proclamant le patronage de S. Joseph sur l'Eglise universelle : « La divine maison, que Joseph gouverna comme avec l'autorité du père, contenait les prémices de l'Eglise naissante. De même que la T. S. Vierge est la Mère de Jésus-Christ, elle est la mère de tous les chrétiens. Jésus-Christ est aussi comme le premier-né des chrétiens qui, par l'adoption et la rédemption sont frères. Telles sont les raisons pour lesquelles le bienheureux patriarche regarde comme lui étant particulièrement confiée la multitude des chrétiens qui compose l'Eglise, sur laquelle, parce qu'il est l'époux de Marie et le père de Jésus-Christ, il possède comme une autorité paternelle... »

L'objet de ce patronage est évidemment, avant tout, d'ordre spirituel ; mais, parce que le patronage de S. Joseph continue sa mission de chef de la Sainte Famille, il faut conclure que ce patronage concerne aussi bien l'ordre temporel que l'ordre spirituel. Ste Thérèse l'affirme expressément.

La fête du Patronage de S. Joseph est devenue, avec Pie X, une fête double de Ire classe avec octave. Elle est maintenant dénommée : *Solennité de S. Joseph, Patron de l'Eglise universelle* et elle reste fixée au jour que lui avait assigné Léon XIII, le mercredi (jour de S. Joseph) après le dimanche du Bon Pasteur (deuxième après Pâques).

L'évangile assigné à la messe de cette fête (Luc, III, 21-23) met en relief la filiation divine du Christ, attestée par la voix du Père lors du baptême de Jésus, alors qu'on croyait Joseph son père. Les fêtes de S. Joseph ont aujourd'hui leur préface propre, louant Dieu d'avoir donné « l'homme juste » pour époux à la Vierge Marie et d'avoir concédé à Joseph, sur le Verbe incarné, une autorité « vice-paternelle ».

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XLVII

TROISIÈME SIÈCLE

La cinquième persécution éclata au début du IIIe siècle. Septime-Sévère (193 à 211) accéda au trône sans aucun préjugé, semble-t-il, contre le christianisme. Les dix premières années de son règne furent favorables aux chrétiens ; au cours d'une maladie, Procula, médecin chrétien, le guérit et il le garda. De plus, il confia son fils Caracalla à une nourrice chrétienne.

Hélas ! cette tolérance ne dura pas. A la suite d'un voyage en Orient, il remarqua que la Palestine était peuplée de chrétiens. Cette constatation lui porta ombrage. En 202, il lança un édit interdisant, tout à la fois, d'enseigner et d'embrasser le christianisme. Et alors, ce fut la persécution non seulement en Palestine mais en Egypte, en Afrique et dans les Gaules.

* *

La Gaule, en effet, eut elle aussi ses martyrs comme l'Afrique et l'Egypte. Il y en eut à Lyon, selon S. Grégoire de Tours et S. Eucher, une multitude innombrable, entre autres S. Irénée, vers 202.

D'après les « actes » de ce dernier, les confesseurs auraient atteint le chiffre de dix-neuf mille. On fait remonter vers la même époque, sous Septime-Sévère (208-211), le martyre, à Valence, de S. Félix, prêtre, et des SS. Fortunat et Achillée, diacres ; à Viviers, de S. Andéol, qui aurait été martyrisé probablement en présence de l'empereur ; à Besançon, des SS. Ferréol et Ferjeux, etc...

La mort en 211 de Septime-Sévère n'interrompit pas le cours de la persécution. Il y eut toujours des martyrs tantôt dans une province, tantôt dans une autre, à la suite de soulèvements populaires que les gouverneurs locaux ne pouvaient ou ne voulaient réprimer. L'empereur *Carcalla* (211-217) condamna lui-même à la décapitation un évêque nommé Alexandre mais sous ses successeurs immédiats les chrétiens ne furent pas inquiétés.

Héliogabale (218-222) ainsi appelé du nom du dieu dont il desservait le temple avant de ceindre la couronne impériale, traita le christianisme à l'égal des autres religions. A ses yeux, Jésus-Christ, Jéhovah et tous les dieux du paganisme étaient des divinités secondaires qui devaient reconnaître son dieu à lui, pour leur véritable maître.

Alexandre Sévère (222-235) ne fut pas seulement comme Héliogabale, tolérant à l'égard des chrétiens; il alla jusqu'à la bienveillance. Sa mère, Mammée, s'était fait instruire à Antioche de la religion chrétienne par Origène et professait, sans doute, le christianisme. Toujours est-il qu'elle donna à son fils une éducation chrétienne avec un certain succès. Alexandre, en effet, estimait les chrétiens auxquels il empruntait, parfois, des maximes. Dans son palais, il avait un double sanctuaire, renfermant l'un les images des grands hommes : Achille, Virgile, etc..., l'autre les images des dieux ou des grands hommes déifiés : Alexandre de Macédonie, Apollonius, Orphée, Abraham et Jésus-Christ. Il entrait dans ce dernier pour prier, le matin, à son lever. Au début de son règne il y eut cependant des martyrs, le pape S. Calliste entre autres. A la suite d'une émeute populaire, à Rome, les païens jetèrent le saint pontife, en 222, par une fenêtre dans un puits où ils le lapidaient, peut-être à l'insu de l'empereur.

* *

Sixème persécution sous Maximin (235-238). La persécution se ralluma sous Maximin le Thrace, adopté par Alexandre-Sévère. Il se fit proclamer empereur, après avoir assassiné son bienfaiteur. Mais